

Constructivisme et processus de la recherche :

L'émergence d'une "posture" épistémologique chez le chercheur

Philippe BAUMARD

Professeur Agrégé des Facultés, Université Paul Cézanne

ARTICLE PRÉSENTÉ : Au Colloque *Constructivisme et Sciences de Gestion*
IAE de Lille, 23 Octobre 1997.

Résumé :

La posture « constructiviste » a connu un vif succès en France dans les sciences de gestion, comme en témoigne le nombre de thèses qui l'affichent et la défendent. Le propos de cet article est de formuler un ensemble de propositions visant à comprendre, dans le processus d'une longue recherche, comment s'effectue l'engagement et éventuellement le changement de position épistémologique. L'article aboutit à un ensemble de propositions visant d'une part à suggérer que le constructivisme à la française est avant tout un « positivisme aménagé », et d'autre part, qu'il n'y a pas engagement ou positionnement épistémologique, mais glissement d'un épistèmè positif à une praxis constructiviste. Les paradoxes et les contradictions induits dans les travaux étant issus de ces aménagements font l'objet de la discussion.

Mots-clés : processus de la recherche — rites d'interaction — positivisme logique — institutionnalisation — individualisme méthodologique — construction sociale

Abstract :

In this paper, constructivist epistemologies are discussed in the perspective of the research process and the interaction between research advisor and doctoral students. The objective is to make a set of propositions aiming at understanding how an epistemological position emerges, stabilizes or shift during a research process. The paper deals in particular with research processes "fine-tuning" and its side effects in terms of contradictory or paradoxical situations, when the researcher develops constructive findings with positive assumptions, and vice-versa.

Key-words: Research process – interaction rites — positivism — institutionalization — methodological individualism — social construction

Introduction

Comment émerge une position épistémologique ? C'est sans aucun doute dans la période de thèse que le jeune chercheur appréhende la dimension épistémologique de ses travaux, et est amené à faire des choix le conduisant progressivement à une position épistémologique plus ou moins durable. Nous avons été amenés à nous intéresser à une telle problématique d'une part, en observant de jeunes collègues dans le processus de définition et de conduite de leurs thèses, et d'autre part, par démarche réflexive sur nos propres travaux. Deux observations nous ont fortement frappés. D'une part, rares sont les jeunes chercheurs abordant leur premier travail de recherche avec une position épistémologique établie. D'autre part, cette position épistémologique est très fortement sujette à un grand nombre d'influences émergentes, et peut connaître des ruptures soudaines. Nous avons identifié trois sources d'influence : le paradigme épistémologique établi dans le domaine de recherche considéré ; la personnalité et la position épistémologique du directeur de recherche ; et les rites d'interaction de la communauté scientifique dans laquelle est conduite la recherche.

Le propos de cet article est d'identifier, dans le processus de recherche, les événements, les influences et les facteurs conduisant un jeune chercheur à établir, puis à modifier, son

positionnement épistémologique. Les observations ont été conduites dans le cadre de séminaires de recherche où les jeunes chercheurs sont amenés à présenter et à expliquer l'évolution de leur travail. Elles ne constituent pas pour autant un échantillon représentatif de la recherche française, et n'ont pas d'autre prétention que d'aboutir à un ensemble de propositions dont l'objectif est de questionner tout à la fois la pédagogie de la recherche, et les impacts à long terme sur la communauté scientifique, et sur ses travaux, des conditions d'émergence des positions épistémologiques des jeunes chercheurs.

Nous nous sommes plus particulièrement intéressés à l'arbitrage entre une position positiviste et constructiviste chez le jeune chercheur, sans pour autant exclure d'autres positionnements importants, comme celui entre individualisme méthodologique et institutionnalisation. Notre démarche s'articule autour des différentes étapes d'un processus de recherche. Dans une première partie, nous rendons compte, à travers un ensemble de rappels, de l'émergence du constructivisme en sciences de gestion, en soulignant notamment les apports des sciences molles (sociologie, ethnographie, sciences sociales en général) dans la constitution d'un paradigme constructiviste en sciences de gestion. Nous soulignons, en contrepoint, la différence entre « constructions » et « constructivismes » pour mieux distinguer la *praxis* de l'*épistèmè* dans l'établissement et l'évolution d'un tel paradigme.

Notre réflexion est ensuite articulée en trois points. Premièrement, nous analysons ce qui peut être qualifiée de “posture” épistémologique *ex ante*, c'est-à-dire avant que le jeune chercheur entame son travail de thèse. Dans une seconde partie, nous nous attachons à identifier les influences qui vont établir, stabiliser, ou modifier, cette posture initiale au cours du processus de recherche du jeune chercheur. Nous essayons d'éclairer le rôle important des rites d'interaction (Goffman, 1974) dans un tel processus. Enfin, dans une troisième partie, nous sommes amenés à nous intéresser à ce que nous appelons les “aménagements” des positions du jeune chercheur, soit *ex-post*, soit au cours de son processus de recherche. Nous essayons de qualifier la nature et les effets induits de tels aménagements, à la fois sur la validité interne et externe des travaux, et sur la position constructiviste elle-même. L'article aboutit à un ensemble de propositions visant d'une part à suggérer que le constructivisme à la française est avant tout un « positivisme aménagé », et d'autre part, qu'il n'y a pas engagement ou positionnement épistémologique *ex ante*, mais glissement progressif d'un *épistèmè* positif à une *praxis* constructiviste. Les paradoxes et les contradictions induits dans les travaux étant issus de ces aménagements font l'objet de la discussion.

Rappels sur l'émergence du constructivisme en sciences de gestion

L'épistémologie est l'étude de la constitution des connaissances légitimes, établies, ou “valables” selon le crédit que l'on accorde à ces qualificatifs, et selon notre propre position épistémologique. Il y a de multiples façons de s'intéresser à la logique de constitution des connaissances scientifiques, et de multiples angles d'attaques — historiques, théoriques, idéologiques — dont le choix n'est ni gratuit, ni innocent. Nous retiendrons trois principes de son étude, énoncés par Piaget (1967:6) : (a) Qu'est ce que la connaissance ? ou en d'autres termes, comment attribuer ou établir le statut d'une connaissance ; (b) Comment s'est-elle constituée ? Ou en d'autres termes, comment a-t-elle atteint son présent statut ; et (c) Comment en apprécier sa valeur ou sa validité ? ou en d'autres termes, comment est rendu possible « le contrat social fondamental » (Lemoigne, 1995:4) qui lie cette connaissance à sa communauté d'usage.

Les études épistémologiques sont plus souvent inscrites dans une perspective historique, plus qu'ontologique, sans doute par héritage du matérialisme de Bachelard (1934; 1980) qui a renforcé une perception historique de l'épistémologie en France. Ainsi, il existerait « une double discontinuité : d'une part entre le sens commun et les théories scientifiques ; d'autre part, entre les théories scientifiques qui se succèdent au cours du temps » (Jacob, 1980:7). Il s'agit de la notion de "rupture épistémologique". Il n'y a pas, à proprement parler, de telle "rupture" dans l'émergence de travaux constructivistes en sciences de gestion, et ceci pour deux raisons. D'une part, il y a autant de "constructions" que de "constructivismes". La nature subjective des positions constructivistes empêche l'avènement d'une "révolution scientifique" au sens de Kuhn (1962) ; c'est-à-dire qu'en l'absence d'un paradigme établi du constructivisme en sciences de gestion, il paraît improbable que celui-ci puisse faire l'objet d'une quelconque "révolution". D'autre part, comme nous essaierons de le montrer dans cet article, la position "constructiviste" bien souvent n'en est pas une, et s'approche plus d'un répertoire épistémologique commode pour des chercheurs « irrésolus à croire », ou recherchant la compatibilité de leurs démarches aux rites d'interaction de la communauté scientifique ; ce que nous avons dénommé une « posture » épistémologique.

Le constructivisme, courant et démarche de recherche, se matérialise à la fois par une croyance forte dans la "relativité" de la notion de vérité ou de réel, et par une forte opposition au positivisme, en n'en rejetant toutefois pas l'empirisme dans sa *praxis*. La position constructiviste rejette ainsi l'idée que la réalité puisse posséder une existence autonome en dehors du chercheur, ou de la communauté de chercheurs, qui la décrit. Elle rejette ainsi le positivisme Comtien qui défend l'existence d'un schème explicatif liant le concret et l'abstrait (Lemoigne, 1995:7). Paradoxe tenace, c'est dans la dimension empirique souvent la plus étroite que le constructivisme va puiser sa légitimité ; c'est-à-dire dans *l'épuisement* de la richesse empirique, en s'inspirant des démarches ethnographiques (ex: les "descriptions épaisses" de Geertz, 1986) afin de restituer en toute validité interne un principe de « construction sociale » du réel (Berger et Luckmann, 1966). Au rejet de l'hypothèse ontologique du positivisme ("il n'y a pas de réel en soi"), le constructivisme adjoint une ou plusieurs explications de la genèse des réalités observées. Pour Berger et Luckmann (1966), la notion de "réalité" est issue de l'emboîtement successif de plusieurs constructions (articulées autour du langage de description, des situations de socialisation) amenant les individus à "internaliser" (p. 129) "une" réalité, affublée de son vocabulaire, de ses rites, de sa connaissance procédurale, et finalement de la "structure sociale" (p. 163) dans laquelle sont venues s'insérer et s'emboîter ces différentes constructions. Des contradictions peuvent être cependant soulevées *dans le corps du texte* : « L'individu ne naît pas comme membre d'une société. Il naît avec une certaine prédisposition à la socialité, et il devient un membre de la société ». Comment les auteurs, en rejetant l'hypothèse ontologique positive, arrivent-ils à expliquer cette "prédisposition" qui renvoie implicitement à un déterminisme génétique des individus, donc à une réalité existant en dehors de leur interaction ou de leur intervention sur le réel ? De même, faisant face à une certaine unité et homogénéité du genre humain, Berger et Luckmann ont recours au concept « d'univers symbolique » (pp. 92-97) qu'ils avouent rapprocher du concept de « religion » (sic) de Durkheim et de celui de « totalisation » de Sartre ! (dans la note 69, p. 201). Les univers symboliques sont pour les auteurs, « des corps de tradition théorique qui rassemblent l'ordre institutionnel dans une totalité symbolique » (p. 95). Les théories deviennent ainsi des ensembles symboliques issues de quatre légitimations successives, qui transforment l'expérience en énoncés ; les énoncés en esquisses théoriques ; puis les esquisses en corps de savoir constitués. On s'aperçoit ici, d'une part, que la construction sociale de Berger et Luckmann n'est pas très éloignée de l'*archéologie du savoir* de Foucault ; et d'autre part, de la compatibilité naturelle, voire intrinsèque, de la construction

sociale et de l'institutionnalisation. Ainsi, ce qui intéresse le « constructiviste » n'est pas tant le statut de "vérité" de la réalité observée, mais les conditions et les processus sociaux de son émergence ; et ceci , parce que la socialisation et l'interaction sont des processus centraux dans le paradigme constructiviste, comme ils le sont d'ailleurs chez les institutionnalistes (par ex., cf. DiMaggio et Powell, 1983). Sur ce plan, on peut sans doute rapprocher l'émergence d'un courant constructiviste en sciences de gestion du mouvement institutionnaliste en sciences sociales, et notamment des travaux institutionnalistes en sociologie des organisations. D'autres travaux, en introduisant les dimensions relatives et interactionnistes de l'activation (Weick, 1979) du "réel" par les acteurs, ou du caractère local et "négocié" (Crozier et Friedberg, 1977) de l'environnement des acteurs ont également contribué à l'émergence de perspectives "constructivistes", sans pour autant se réclamer explicitement du courant institutionnaliste.

On peut également souligner la forte compatibilité du constructivisme avec le principe qui établit que le chercheur « doit se faire une règle de méthode de considérer les *individus* ou acteurs individuels inclus dans un système d'interaction comme les atomes logiques de son analyse » (Boudon, 1979:82), c'est-à-dire le postulat même de l'individualisme méthodologique. Puisque, pour un constructiviste, la réalité n'existe pas en dehors du système d'acteurs qui la produit, il est même étonnant que ce soit le référent social institutionnalisé qui soit l'objet des recours les plus fréquents dans les travaux constructivistes. Contradiction vite résolue si on accepte que le caractère "constructiviste" d'une prise de position épistémologique est essentiellement lié à la nature construite de la réalité, que celle-ci soit bâtie et articulée à partir d'idéologies et de modèles (courant institutionnaliste, thème de l'enfermement et de l'absorption chers à Foucault, 1971) ou que celle-ci soit générée par les acteurs dans le cadre de leur rationalité de l'action (courant la recherche-action ou de l'intervention ; cf. Girin, 1990:151) ou pour résister aux pressions et intériorisations de la société (courant individualiste ; cf Boudon, 1979:271).

Pourtant, c'est bien contre l'idée d'une sociologie dont l'objectivité est *instruite* par des conceptions déterminées que Boudon s'inscrit. Sa démarche, sans revendication constructiviste, n'en est pas moins très proche : « Lorsque (...) nous interprétons les tableaux de Girard à partir de l'hypothèse d'une inégale appréciation des risques, coûts et bénéfices de l'éducation selon les classes sociales, nous procédons bien à une *reconstruction* de la subjectivité des acteurs. Cette reconstruction ne peut que gagner à une confrontation avec l'observation directe quand cela est possible » (Boudon, 1979, p. 289). « Reconstruction » que Boudon déplore chez Chinoy lorsque ce dernier dénie le sentiment de réussite chez les ouvriers observés (*op. cit.*, p. 293), mais « reconstruction » qui fonde la trame de *La logique du social* en s'attaquant, avec un outil à proprement parler constructiviste, aux dogmatismes idéologiques que l'auteur entend dénoncer dans les travaux fondateurs de la sociologie. Ainsi, le constructivisme apparaît comme le produit, et le tissu, de plusieurs influences provenant d'une « conception du monde » (dimension ontologique), de choix méthodologiques pour appréhender ce monde (l'objet existe à travers sa construction), remettant au cœur de la démarche de recherche les jeux d'acteurs et les individus en interaction dans des processus de construction. L'épistémologie constructiviste est la double résultante de ces diverses influences, et des rejets des positivismes correspondants (voir tableau 1).

	Concepts constructivistes	Rejet des positivismes correspondants
<p>Influences du courant institutionnaliste</p> <p>La réalité est le produit d'une absorption des socialisations, énoncés, habituations de la société.</p>	<ul style="list-style-type: none"> • Concept de « construction sociale » de Berger & Luckmann (1966) : la réalité est intersubjective, situationnelle, puis légitimée par étapes successives. • Le "réel" fait l'objet de représentations conflictuelles en permanente (re)construction. • Les énoncés (représentations) traduisent des constructions intériorisées. 	<p>Rejet de l'hypothèse <i>ontologique</i> : Pas de Réalité en soi (mais contradiction intrinsèque avec l'institutionnalisation)</p> <p>Rejet du principe d'évidence : « Rien ne va de soi. Rien n'est donné. Tout est construit » (Bachelard, 1938: 14)</p> <p>Rejet de l'<i>empirisme</i> (ce que je vois est ce qui est).</p>
<p>Influences méthodologiques</p> <p>L'instrument façonne le réel dont il est le reflet (interactionnisme)</p>	<ul style="list-style-type: none"> • « Un objet existe si on est capable de le construire » (Brouwer, mathématiques) • Émergence des construits par « abduction » (Blaug, 1982, économie) • Proximité avec la recherche-action : « étudier les opérations au moyen desquelles nous constituons notre expérience du monde » (Glaserfeld, 1988) 	<p>Rejet du principe de "découverte" de la réalité.</p> <p>Rejet de la <i>vérité statistique</i> et de l'induction formelle.</p> <p>Rejet de la <i>neutralité</i> de la logique déductive ; rejet du principe de la raison suffisante (Lemoigne, 1995, p. 29)</p>
<p>Similarités avec l'individualisme méthodologique</p> <p>La réalité est engendrée par les actions et les choix de l'individu</p>	<ul style="list-style-type: none"> • L'individu se <i>construit</i> en entrant dans un système d'interaction. • Pas d'accès à la connaissance en soi, mais accès à l'expérience cognitive. • Principe d'interaction dans les processus de transformation des systèmes d'interaction (Boudon, 1979: 220-237) 	<p>Rejet de l'hypothèse <i>déterministe</i> : Pas de détermination susceptible d'être connue <i>a priori</i>.</p> <p>Rejet de l'hypothèse <i>causaliste</i> : Pas d'explication unique et permanente de la réalité.</p> <p>Rejet du principe de <i>contemplation</i> : « la perception sociale est de nature non pas contemplative, mais au contraire active » (Boudon, 1986: 107)</p>

Tableau 1: Influences et positions ontologiques du constructivisme

Constructions ou constructivisme ?

Il ne suffit pas pour autant de construire pour être constructiviste. Un tel positionnement épistémologique constitue une totalité : il englobe conception du monde, méthodologie, et conception de la science dans un ensemble dont la cohérence s'étend de l'appréhension des problématiques (abstraction) jusqu'au bouclage de leur traitement ; c'est-à-dire la *proposition* scientifique proprement dite. Tout processus de recherche entraîne des *constructions*, et des *construits*, et ceci quelle que soit le positionnement épistémologique du chercheur. Une recherche positive, visant à établir dans le cadre d'une démarche hypothético-déductive, un ensemble de corrélations entre des phénomènes observables, passera par la « construction » de variables ou de proxys, par la conception de « construits » ou de modèles.

L'hypothèse centrale de cet article est que le positionnement épistémologique du jeune chercheur est le fruit d'ajustements fins successifs, ponctués de réorientations brutales, au cours de sa recherche. Ainsi, les « constructions » que le chercheur est amené à constituer au cours de sa recherche vont *implicitement* modifier sa posture épistémologique, soit de façon *émergente*, soit de façon *délibérée* pour s'adapter aux contraintes de son environnement. La « conception du monde » — réalité objective en dehors des individus, ou absence de réalité en dehors des individus — est *inscrite dans les instruments*, les variables, les opérationnalisations, et tout ce qui, au sens large, constituent les interactions du chercheur avec son environnement. Comme le note Girin (1990:161), « le problème de l'interaction entre la recherche et le terrain réside dans le fait que, à simplement vouloir *observer*, on *agit*

sur la réalité que l'on voudrait saisir, et que cette réalité *agit* en retour sur la dynamique de recherche ». C'est cette interaction que nous nous proposons d'explorer, en élargissant le concept de "terrain" à l'environnement du chercheur, y compris sa relation au directeur de recherche et à la communauté scientifique qu'il souhaite rejoindre à l'issue de son travail de thèse (figure 1).

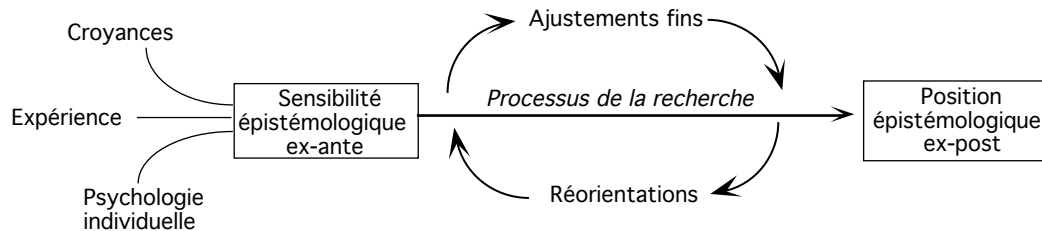


Figure 1: Émergence et détermination d'une sensibilité épistémologique

I. La "sensibilité" épistémologique *ex ante* : reflet du milieu et de l'expérience, et de la finalité poursuivie

On oublie souvent que le propre environnement du chercheur est le premier élément à influencer sa façon de percevoir, de sélectionner les stimuli, d'opérer des choix. Lorsque des chercheurs réalisent des actes autobiographiques, c'est le premier thème qu'ils évoquent (cf. collection *Management Laureates*, JAI Press en cinq Volumes). Pourquoi Karl Weick étudia-t-il la coordination spontanée des acteurs, leur interaction permanente ? « La maison dans laquelle je suis né est à 500 pieds de la quadruple voie du Train de Pennsylvanie, et à 6 miles de la salle d'orchestre de Winona Lake, Indiana, où ma mère, Dorothy, chantait avec l'orchestre de mon père, Karl's Cardinals. Les trains et les orchestres de jazz ont habité ma vie sans arrêt depuis ce 31 octobre 1936 » (Weick, 1993: 287). L'harmonie spontanée de Jazz et la parfaite coordination des chemins de fer ont ainsi formé dans la pensée, et les émotions, du jeune Weick l'image d'organisations en mouvement et en interaction permanentes. Son enfance lui a appris que les organisations *s'organisent* et ne sont pas organisées, en étant parfois sujettes à des improvisations synchronisées (qui sont l'essence du Jazz). On retrouve cette conception du monde, — cette sensibilité épistémologique initiale — dans l'ensemble de l'œuvre de Weick, de son *Social psychology of organizing* (1979) jusqu'à ses travaux les plus récents sur les crises ou la pensée collective.

On théorise à partir d'« insights », c'est-à-dire d'intuitions sensibles que l'on a sur les choses, le vécu et les concepts, qui sans cesse influencent nos constructions mentales, et donc nos instruments et nos résultats de recherche (Glaser et Strauss, 1967). L'émergence de nouveaux thèmes de recherche, des manières radicalement de concevoir des problèmes, sont d'ailleurs souvent issues d'expériences personnelles traumatisantes ou décisives qui vont ponctuer la vie du chercheur de *réorientations* décisives (Starbuck, 1993). Ainsi, « La rationalité que nous appliquons à nos théories est un idéal-type, distillé par des milliers d'années d'analyses et de débats de mathématiciens, de philosophes et de scientifiques. Cette rationalité idéalisée ne laisse aucune marge de manœuvre; elle réduit toutes les conditions à des états binaires (...) elle fait appel à notre esthétique, mais viole ses propres règles, distord nos observations, et extrapole une connaissance incomplète en des extrêmes ridicules » (Starbuck, 1988, p. 71). Un chercheur a des valeurs. Celles-ci l'accompagnent, et contribuent à son positionnement éthique et épistémologique.

Ces valeurs, ces croyances vont contribuer à ce que nous appelons une *sensibilité* épistémologique initiale. Starbuck, aujourd’hui relativiste et sceptique, explique comment il concevait, au début de ses études, le monde comme un système modélisable et mathématique. Cette sensibilité initiale se retrouve dans l’ensemble de ses premiers travaux, sur l’étude de la décision au Carnegie Institute of Technology avec R. Cyert et J. March, mais également dans ses travaux sur les changements métamorphiques (cf. Starbuck, 1993). Les finalités poursuivies par le jeune Starbuck sont d’abord explicatives (ex: les changements métamorphiques) et prédictives (ex: les niveaux d’aspiration). C’est bien plus tard, dans le milieu des années 1970 que ses travaux évoluent en adoptant des finalités plus descriptives ou compréhensives (ex: études de cas sur la Kalmar Verkstad, NCR, Facit ; théories de la *self-designing organization*).

On peut avancer l’hypothèse que le jeune chercheur est peu préoccupé par sa “sensibilité” épistémologique. Il se soucie de formuler une problématique, et d’envisager une façon d’aborder son problème. Dans les récits autobiographiques réunis dans *Management Laureates* (Bedeian, 1993), on découvre — avec la limite de validité que suppose le travail re-constructif des autobiographies — que cette sensibilité épistémologique initiale est très peu évoquée par les chercheurs confirmés en fin de carrière (à l’exception de Weick, Whyte, Starbuck qui sont allés puiser dans leur enfance une explication de leur relation au monde). D’autre part, cette position n’est pas stable, et semble très fortement liée à la première expérience de recherche.

Le positionnement épistémologique semble donc, en général, “laissé implicite” à la finalité poursuivie, voire à la méthodologie maîtrisée et aux données disponibles. Pour Starbuck, dont le travail de thèse a consisté à écrire quatre articles et à conduire des expérimentations pour Cyert et March (1963), la sensibilité épistémologique était pour ainsi dire, “imposée” par le dispositif expérimental des expériences de March. On ne pouvait pas croire à une réalité relative et construite quand on passait ses journées à réaliser des simulations de décision avec des étudiants, dont la généralisation visait à la complète réforme théorique des sciences de la décision ! Les jeunes chercheurs aujourd’hui ont plus souvent l’opportunité, et la liberté, de choisir leur terrain, leur problématique, et leur propre instrumentation. Ce gain de liberté tout en contribuant à l’enrichissement des thèmes et à l’originalité des angles d’attaques, laisse néanmoins le jeune chercheur dans une position de choix très déterminants, tant sur le plan éthique qu’épistémologique. Nous avons regroupé dans le tableau suivant (cf. tableau 2 ci-après) l’ensemble des options offertes au chercheur quant à la finalité poursuivie (décrire, comprendre, expliquer, prédire) auxquelles nous avons confronté, en nous appuyant sur la littérature, deux hypothèses de sensibilité initiale, et leurs traductions en termes de recherche (voir ci-dessous).

	SENSIBILITE EPISTEMOLOGIQUE INITIALE (1) LA REALITE EST DONNEE	SENSIBILITE EPISTEMOLOGIQUE INITIALE (2) LA REALITE EST CONSTRUITE
FINALITE DESCRIPTIVE	<ul style="list-style-type: none"> • Description vraie du monde • Description des <i>perceptions</i> d'une réalité existant en dehors des acteurs (étude de la partie de la réalité perçue par les acteurs; Lincoln et Guba, 1985: 83) • La vérité est une correspondance avec les faits ou la réalité (Tarski, 1944) mais la vérité scientifique ne doit pas être confondue avec la notion de vérité au sens commun (Chalmers, 1987 : 244) <i>Recherche du réel directement observable</i> 	<ul style="list-style-type: none"> • Description des <i>représentations</i> du monde (construction et cognition des acteurs ; Lincoln et Guba, 1985: 71) • Description des processus ayant construit des représentations (idéologie et rationalité, institutionnalisation endogène ; Vaclamani, 1996) • Observation de configurations singulières non reproductibles à l'identique (Passeron, 1991: 359). <i>Décrire les constructions passées</i>
FINALITE COMPREHENSIVE	<ul style="list-style-type: none"> • Découverte de régularités (Koenig, 93: 6 ; Glaser & Strauss, 1967) • Abduction (Blaug, 1982: 17) puis établissement de conjectures qu'il faut "corroborer" <p style="text-align: center;"><i>Recherche du réel caché</i></p>	<ul style="list-style-type: none"> • « L'examen des régularités passées est de peu d'utilité pour celui qui veut saisir le neuf » (Koenig, 1993: 10). • Description des « manières de se comporter qui conviennent » (Glaserfeld, 1988) <i>Construction permanente</i>
FINALITE EXPLICATIVE	<ul style="list-style-type: none"> • Révélation d'un ordre caché par l'observation de régularités (Glaser & Strauss, 1967), puis test de l'ordre caché ainsi révélé par comparaison jusqu'à saturation. • « Donner une <i>explication causale</i> d'un événement signifie déduire un énoncé le décrivant en utilisant comme prémisses de la déduction une ou plusieurs <i>lois universelles</i> et certains énoncés singuliers » (Popper, 1973: 57). La théorie est soumise à l'épreuve de tests <i>Recherche de modèles explicatifs du réel</i> 	<ul style="list-style-type: none"> • Poser un problème ancien en termes nouveaux grâce à sa reconstruction (ex: Toyotisme ; Koenig, 1993: 11) : la pertinence de la nouvelle construction explique la défaillance de l'ancienne. • Recherche-intervention (Moisdon, 1997): la théorie transforme l'objet au cours de sa construction. • Visée de transformation auto-justifiée : adoption de l'énoncé par le terrain. <i>Recherche de constructions efficaces</i>
FINALITE PREDICTIVE	<ul style="list-style-type: none"> • La répétition objective du réel atteste de sa vérité (explication par les tests prédictifs). • Construction intuitive d'un modèle prédictif, puis test de ce modèle (Hannan, Freeman, 1989) • Tests de représentations disponibles dans la littérature (falsifiabilité ; Popper, 1973: 256-292) <i>Recherche de modèles prédictifs du réel</i> 	<p>FINALITÉ DE LA RECHERCHE ET POSITION ÉPISTÉMOLOGIQUE INCONCILIABLES</p> <p>(selon la littérature)</p>

Tableau 2: Finalité de la recherche et sensibilité épistémologique initiale

Le problème est qu'il est évidemment très difficile de savoir, avant d'avoir abordé son terrain, si ce que l'on cherche est directement observable, voire s'il correspond à une réalité (au sens commun de *pratique* ; mais s'inscrivant dans une démarche néanmoins positive). S'il s'agit de recherche-intervention, le problème ne se pose pas *a priori* (cf. tableau 2), quoi que l'intervention puisse également être l'opportunité de développer un modèle intuitif et de le tester ; en changeant ainsi totalement la perspective épistémologique. La question est : Peut-on tordre ainsi le cou à la sensibilité épistémologique initiale ? Est-ce toujours un choix délibéré (c'est-à-dire conscient), ou est-ce émergent ? Et surtout : Combien cela coûte-t-il en termes de validité (interne et externe), de statut épistémologique de la recherche (quelle ontologie ?), de cohérence du processus de recherche ? Les épistémologues offrent une telle diversité de réponses, avec de telles possibilités d'aménagement, qu'il est devenu difficile entre ces néopositivismes qui n'affichent pas leur nom, et ces néoconstructivismes qui s'ignorent, ou tout simplement par le simple jeu de la rhétorique (ex: la "déconstruction"), d'identifier un fondement théorique offrant suffisamment d'ampleur pour effectuer l'arbitrage.

II. Le processus de la recherche comme medium d'arbitrage : le rôle des rites d'interaction

Le jeune chercheur, dans sa première expérience de recherche, n'est pas laissé à lui-même pour effectuer ses arbitrages méthodologiques, instrumentaux et théoriques. Le processus de recherche est à proprement une *négociation* construite, réfléchi et soutenue sur le plan théorique, entre un chercheur et son terrain, la littérature, ses instruments... et son directeur de recherche. Sur la figure ci-après (figure 2), nous avons distingué d'une part les influences plus ou moins directes du directeur de recherche (partie gauche), et d'autre part, les influences "endogènes", c'est-à-dire celles issues de l'éducation du chercheur, de la nature des terrains qui lui sont accessibles, des exemples d'instrumentation en sa connaissance ou la pression de l'urgence (voir figure ci-dessous).

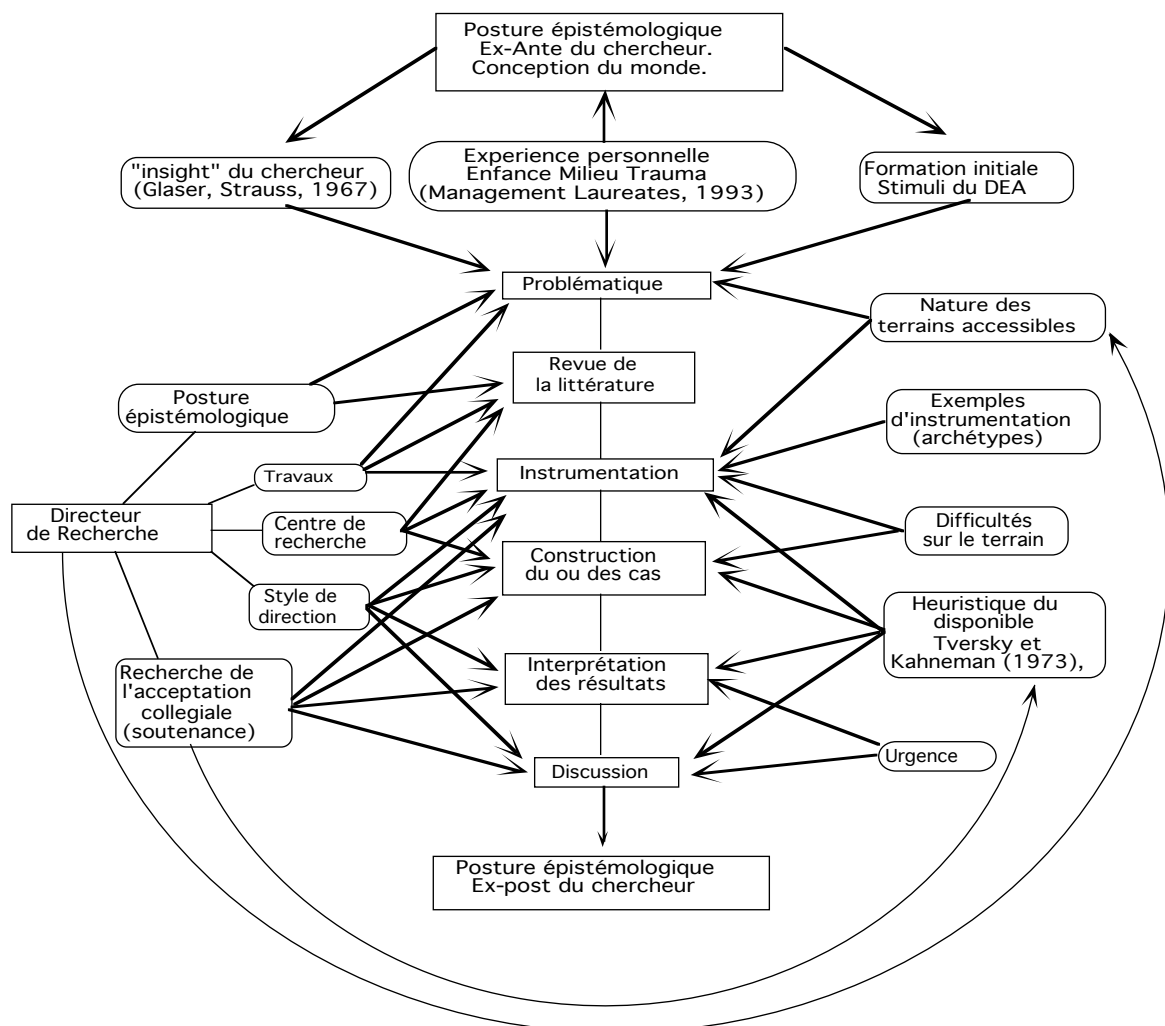


Figure 2: Processus de la recherche et influences décisives sur chaque étape

Comme le montre la figure, l'ensemble du processus est ponctué d'*interactions* du chercheur avec son directeur de recherche. Le jeune chercheur subira, de la part de son directeur, plusieurs formes d'influence :

- Une influence liée à la perception du jeune chercheur de la « *sphère idéale* » (Simmel, 1950: 321) du directeur de recherche ; c'est-à-dire un aura, « une distance ultime à ne pas franchir », comme l'a défini Simmel, « une propriété intellectuelle dont la violation provoque une lésion au cœur même du moi » (*op. cit.*, p. 322) ;

— Un pouvoir de *sanction*, et d'autorité scientifique « statutaire » au sens de Foucault (1971), c'est-à-dire un droit institué par la société à prononcer la validité ou l'invalidité des énoncés (perspective *institutionnaliste*).

— Une influence liée à la *position épistémologique du directeur de recherche* ; celle-ci va s'exercer lorsque ce dernier acceptera ou refusera la direction d'une thèse ; et au cours de la recherche, dans l'énoncé de la problématique de recherche, ou lors de l'instrumentation. Le jeune chercheur sera constamment mis en position d'évaluer ses coûts de sortie à ce système d'interaction dual (abandonner l'idée ou se contraindre ; modifier l'instrument ou se conformer). Le coût de sortie s'exprimant en termes de niveau d'aspiration que le jeune chercheur serait contraint de "comprimer" si son désaccord avec son directeur persistait (perspective *individualiste*).

— Une influence liée au *style de direction* ; March laisse une initiative très grande au jeune Starbuck qu'il dirige, le cadre épistémologique étant posé par le dispositif expérimental (Starbuck, 1993). Starbuck dirigeant lui-même Vadlamani trente ans plus tard aura une attitude très similaire (cf. Vadlamani, 1996) en lui laissant embrasser une problématique de recherche très large, le cadre épistémologique étant posé. La direction de recherche peut ainsi varier selon la personnalité du directeur, et sa propre expérience passée de jeune chercheur. Certains directeurs adopteront un cadrage purement méthodologique (par ex., souci de conformité à la falsifiabilité Popperienne, rigueur des dispositifs de tests) ; d'autres s'impliqueront plus dans la problématique et la dimension ontologique du travail réalisé. Cette implication peut aller jusqu'à la rédaction de travaux communs avec le jeune chercheur (Starbuck et Mezas ; Weick et Orton ; Thiétart et Forgues ; etc.).

— Une influence liée au *guidage de lecture* et de revue de la littérature. Certains directeurs vont fortement s'impliquer dans le choix des littératures et des paradigmes de référence (Starbuck envers Mezas et Rindova ; Kœnig et Ibert ; Weick et Orton, etc.).

— enfin, une influence liée à « l'heuristique du disponible », selon l'expression de Tversky et Kahneman (1973) qui sera exercée par le directeur de recherche dans les arbitrages de délimitation du sujet, d'instrumentation, de rédaction, voire dans la proposition d'un terrain accessible au jeune chercheur (voir figure 2).

Les influences exercées sur le jeune chercheur ne s'arrêtent pas pour autant à la relation au directeur de recherche. La recherche s'effectue au sein d'un laboratoire qui se caractérise lui aussi par un système d'interaction spécifique. Le terrain et la littérature sont également sources d'influences. Nous proposons d'étudier les influences suivantes :

— L'influence liée à la *dynamique de recherche du laboratoire*. Certains laboratoires développent un ensemble de routines et de rituels où la « personnalité individuelle peut être considérée comme une parcelle de la *mana* collective (...), les rites accomplis envers les représentations de la collectivité le sont (alors) parfois envers l'individu lui-même » (Goffman, 1974: 43). Le jeune chercheur est alors mis en situation dans un environnement où son appartenance se voit « impartir une sorte de sacralité qui se manifeste et se confirme au travers d'actes symboliques » (*ibid.*). Il s'agit d'une part, d'un ensemble de « rites d'interaction » propres à une petite collectivité de recherche, et d'autre part, d'une « déférence », toujours au sens de Goffman, que le jeune chercheur est invité à afficher envers cette collectivité. Ces rites peuvent se matérialiser au travers de tâches administratives, de parrainages de nouveaux arrivés, de charges d'enseignement : « Les actes de déférence contiennent généralement une sorte de promesse, un engagement à demi exprimé à traiter le bénéficiaire d'une certaine façon. L'offrant s'engage à respecter les attentes et les obligations, substantielles aussi bien que cérémonielles, du bénéficiaire. Il promet de sauvegarder l'idée que le bénéficiaire s'est fait de lui-même à partir des règles qui le concernent » (Goffman, 1974: 54).

— L'influence liée à la *collégialité* et aux rites d'interaction de la communauté scientifique au sens large. Le jeune chercheur et son directeur sont ici associés, car « les images associées à la déférence sont dirigées vers la société en général, au-delà de l'interaction en cours, vers la place que l'individu a gagnée dans la hiérarchie de cette société » (Goffman, 1974: 73). Cette influence s'exprime sans doute plus tardivement dans le processus de recherche lorsqu'est proche l'échéance de la soutenance. Il s'agit d'un arbitrage entre le niveau d'aspiration du jeune chercheur et de son directeur concernant les contributions de la recherche, et son degré d'acceptation potentielle par la communauté de recherche à laquelle celles-ci seront soumises.

— L'influence liée aux *difficultés d'instrumentation* ; le chercheur qui rencontre des difficultés à construire une instrumentation pertinente à la problématique qu'il a soulevée va se référer aux exemples d'instrumentation disponibles dans la littérature.

— L'influence liée aux difficultés rencontrées sur le *terrain* et au *système d'interaction empirique* dans lequel le chercheur évolue. Faisant face à l'intersubjectivité des acteurs, le jeune chercheur peut être amené à reconsidérer sa sensibilité épistémologique initiale, soit en découvrant que la vérité « n'est pas ce que nous découvrons mais ce que nous créons » selon les classes, ou les catégories, dans lesquelles nous rangeons nos perceptions (Watzlawick, Weakland et Fisch, 1975: 119) ; soit en contraire en révisant sa perception relativiste de la réalité en étant frappé par la force des régularités observées.

— L'influence que peut exercer la pression de l'*urgence*, notamment en fin de thèse. Cette influence peut prendre différentes formes. Par souci de conformité à ce qu'il croit être les attentes de la communauté scientifique à laquelle il soumet ses travaux, et par manque de temps pour approfondir ses discussions sur la dimension ontologique de ses travaux, le jeune chercheur peut "abandonner" une position épistémologique par peur qu'elle soit difficilement défendable ou inconciliable avec ses résultats.

Propositions concernant l'émergence d'une "posture" épistémologique

Ces différentes influences s'exercent à différents niveaux du processus de recherche, et avec des intensités qui peuvent fortement varier. Réduire l'émergence d'une position épistémologique à une relation causale déterminée constituerait certainement une « terrible simplification » pour reprendre le mot de Watzlawick et al. (1975). Nous proposons, au contraire, de considérer l'émergence d'une "posture" épistémologique comme la résultante d'ajustements successifs de la sensibilité initiale, ponctués de réorientations pour lesquelles nous proposerons quelques pistes d'explication.

La notion de "posture", que nous proposons d'utiliser, renvoie à l'idée d'attitude du corps, à une position inhabituelle, figurée ou contrainte. Nous voulons signifier par l'utilisation de ce terme, certes provocateur, le caractère incommode et dynamique de la position épistémologique, qui n'est pas un état immuable de la pensée, mais un jeu permanent entre la conception mentale du monde, et les rites d'interaction dans lesquels est plongé le chercheur. En acceptant le jugement de valeur que peut suggérer l'utilisation de ce terme, nous entendons signifier la dialectique entre une conception positiviste et constructiviste de la réalité ; dialectique qui ne saurait être figée dans l'imposition d'un dogme à la démarche scientifique. Par ailleurs, le terme suggère aussi qu'il n'y a pas de bonne ou mauvaise *position*, mais que l'on peut se trouver en bonne ou mauvaise *posture*.

Deux autres notions sont sous-jacentes, et centrales, à l'ensemble de nos propositions : celle du « coût de sortie » d'un système d'interaction (Boudon, 1979) et celle de « déférence » à un rite d'interaction (Goffman, 1974). Nous proposons :

Proposition 1: *Les variations de la sensibilité épistémologique du chercheur sont le produit d'un arbitrage entre les **coûts de sortie** du système d'interaction dans lequel se déroule le processus de recherche et **l'intérêt d'une déférence** à la sensibilité épistémologique portée par ce même système d'interaction.*

Nous en proposons la phénoménologie suivante : au cours du processus de recherche, le jeune chercheur va opérer des arbitrages continuels entre des “postures” positivistes et constructivistes. Le statut supérieur des sciences dures, — l’emprise du “dur” sur le “mou” dans l’enseignement (Riveline, 1986) — va participer à son attrait pour les démarches positives. Celles-ci, s’inspirant notamment du positivisme de Popper (1973), bénéficient d’une reconnaissance supérieure de la communauté scientifique. Une instrumentation hypothético-déductive peut contribuer à un fort degré d’acceptation de son projet de recherche. L’aisance et la lisibilité immédiate d’une telle instrumentation vont contribuer à diminuer les coûts de transaction avec son directeur de recherche, en réduisant le champ d’arbitrage à celui d’ajustements fins de la méthodologie. C’est ce que Goffman qualifie de stratégies « d’évitement » (1974). La déférence auto-infligée au paradigme le mieux établi permet d’éviter de coûteuses réorientations de la problématique, et évite du même coup un questionnement ontologique qui pourrait affecter la « sphère idéale », au sens de Simmel, du directeur de recherche. L’assise et l’ampleur de l’existant vont confirmer la validité de cette “posture” épistémologique positiviste, qui n’est pas coûteuse à maintenir, et peut laisser espérer une probabilité plus grande de publication (Sutton et Staw, 1995) (cf. partie haute de la figure 3, ci-dessous).

À l’opposé, la position constructiviste s’appuie sur une paradigme des sciences molles, moins accepté en sciences de gestion (Riveline, 1986). La posture constructiviste va néanmoins présenter un attrait important par l’indépendance et la malléabilité qu’elle offre au jeune chercheur. La *zone d’incertitude* opposable au directeur de recherche y est beaucoup plus importante. Le « langage d’observation », parce qu’il est construit au fur et à mesure que la réalité est construite par les acteurs, gagne une très forte indépendance. Elle offre au chercheur l’opportunité d’aménager ses propres frontières de son apprentissage de l’observation (ex: par la richesse du narratif), en accommodant — avec une faible possibilité de contrôle externe — la part des énoncés observationnels, et la part des énoncés théoriques si chers aux empiristes (cf. Putnam, 1962). « Au fur et à mesure de l’apprentissage, la priorité du non-linguistique sur le linguistique diminue. L’érudition entre en scène ; c’est-à-dire un type d’apprentissage qui dépend de l’apprentissage antérieur » (Quine, 1955, p. 223). L’approche constructiviste offre dès lors au chercheur une autonomie complète sur l’antériorité de ses constructions, sur le langage de l’observation, que lui seul a été amené à retranscrire. Il devient l’autorité de contrôle de son propre discours ; et « il se peut toujours qu’on dise le vrai dans l’espace d’une extériorité sauvage », comme le note Foucault (1971: 37). Il sera conforté dans cette approche par la nature intersubjective des croyances des managers au cours des entretiens qu’il sera amené à conduire. Cette indépendance, et la malléabilité du terrain, va constituer un attrait supplémentaire quand le jeune chercheur envisagera la période d’aménagement dans l’urgence de son travail et de ses résultats. En adoptant une “posture” constructiviste, le jeune chercheur peut échapper au « quadrillage du temps et de l’espace » cher à l’institutionnaliste Foucault (1971), mais aussi au système d’interaction en ne laissant que peu de prise à l’évaluation du directeur de recherche ! (voir partie basse de la figure 3 ci-dessus).

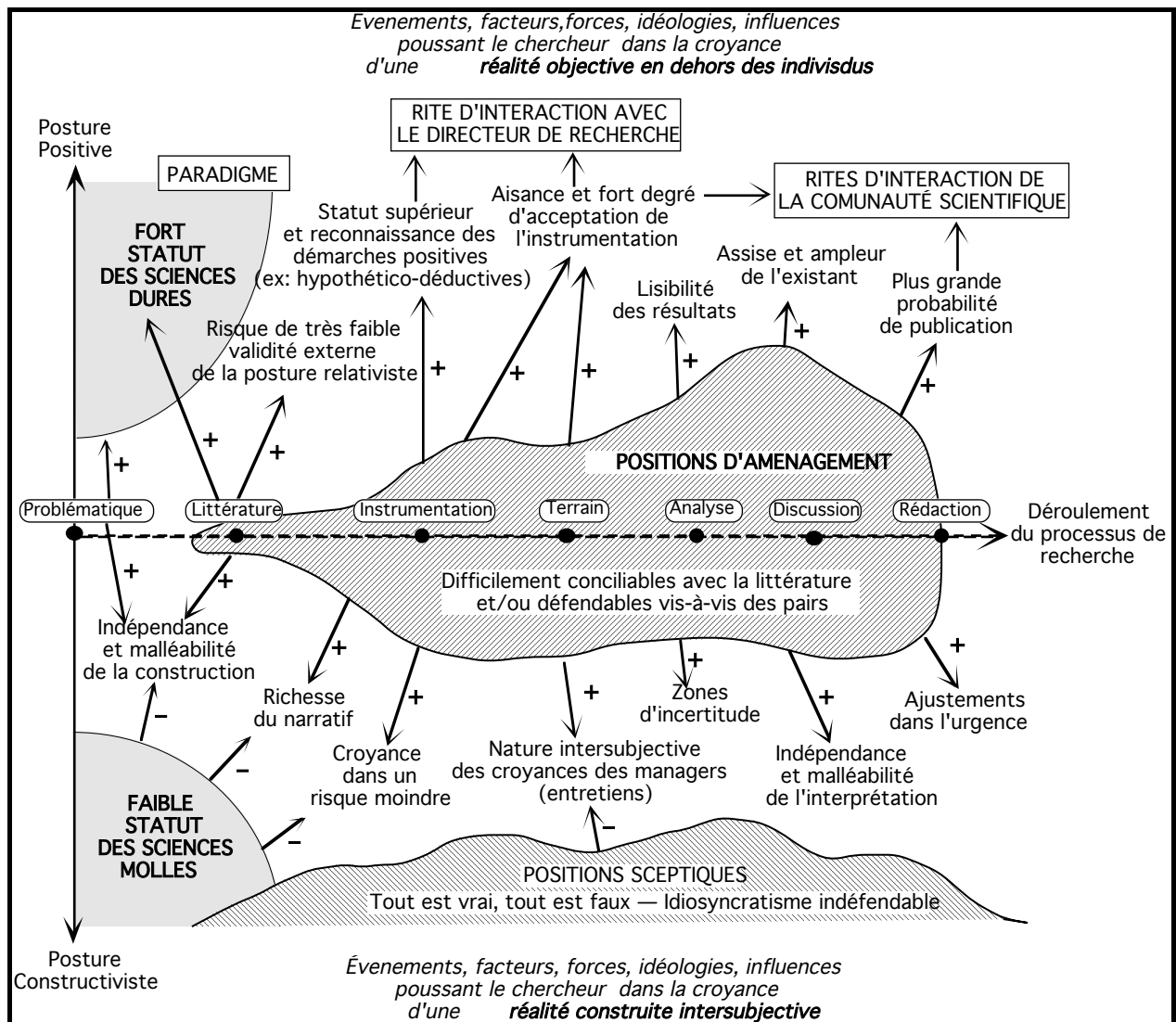


Figure 3 : Dialectique et double contrainte de la formation d'une posture épistémologique

III. Des aménagements inconciliables

Deux "postures" vont néanmoins être difficilement défendables vis-à-vis des pairs, et du directeur de recherche, voire difficilement conciliables avec le statut épistémologique de la littérature sollicitée. Il s'agit des positions d'aménagement et des positions sceptiques. La position d'aménagement consiste à prétendre au statut de vérité positive tout en considérant la relativité et l'intersubjectivité de la réalité (cf. partie centrale grisée sur la figure 3). On relèvera dans les thèses les termes de « constructivisme aménagé », ou des sensibilités initiales affichées comme constructives débouchant sur des généralisations exagérées. Les conjectures deviennent, par le truchement d'un « aménagement » des "lois naturelles", ou des énoncés infalsifiables, bien que n'ayant subi aucune épreuve de test. *Vice versa*, des sensibilités initiales positivistes, accompagnées d'une instrumentation fondées sur des « faits observables » débouchent sur des perspectives constructivistes. En faisant « plus de la même chose » (changement de type I, Watzlawick et al., 1975), le chercheur ayant adopté une posture constructiviste risque néanmoins de se retrouver dans une position sceptique : tout est vrai, tout est faux. Le réalisme de la théorie produite, et ses validités tant interne qu'externe, en deviennent très fortement affaiblis. Il se retrouve dans une position idiosyncratique

indéfendable où la portée de ses contributions est réduite à la singularité embrassée, qu'il a lui-même discréditée par des considérations sceptiques (cf. figure 3, en bas de la figure).

Comment le chercheur évite-t-il ces zones d'aménagement peu défendables ? Une perspective volontariste pourrait suggérer que le chercheur déploie une stratégie d'acteur, en ayant une conscience affirmée de la réalité et des échéances de ses choix. Mais c'est surtout du coût de la déviance dont le jeune chercheur a conscience, en termes de délais, en termes d'acceptation par la communauté dans laquelle il évolue : « lorsqu'un groupe a la faculté d'infliger à un individu des coûts de sortie importants, ses membres ont tendance à utiliser la stratégie de conformisme (surtout lorsque les coûts de protestation sont élevés). Et l'adoption généralisée de la stratégie de conformisme a l'effet de renforcer les coûts de protestation » (Boudon, 1979: 63). En somme, le jeune chercheur atteint ces « zones d'aménagements » inconciliables de la même façon qu'il les évite : « en faisant plus de la même chose » ; c'est-à-dire en se conformant au jeu d'influences antithétiques qui l'amènent à des positions de compromis intenables. Ce qui nous amène à une seconde proposition à deux volets :

Proposition 2 : Dans le cours du processus de recherche, les ajustements successifs (changement de type I) de la sensibilité épistémologique initiale sont moins coûteux que ses réorientations (changement de type II) ; impliquant que :

Proposition 2(a) : Plus grande est la conformité de l'instrumentation à la sensibilité épistémologique initiale, moins probables seront les réorientations épistémologiques au cours de la recherche.

Proposition 2 (b) : Plus le recours à des ajustements successifs permet un évitement du questionnement ontologique, plus le chercheur est conduit à une position épistémologique intenable ou à l'incohérence épistémologique de sa recherche.

IV. Comment autonomiser la prise de position épistémologique ?

Tout le monde ne peut avoir, en termes d'épistémologie, la distance et la maturité d'un Feyerabend (1979) pour refuser à la science une raison à la portée universelle, promouvoir le "chaos" (« sans chaos, point de savoir », p. 196) et une destitution fréquente de la raison. Il nous semble néanmoins évident que les stratégies d'évitement, au sens de Goffman, dont font usage les jeunes chercheurs dans le rite d'interaction, et dans leur apprentissage, de la recherche les conduit à de véritables escalades de l'engagement où la "posture" épistémologique devient une proie pour les ajustements de dernière minute. Quand Weick assimile le processus de recherche à une « navigation au radar », où « le problème consiste à éviter une collision avec des objets réels » (1989: 519), il propose une approche évolutive, en faisant varier la forme du radar pour simuler le plus grand nombre de routes possibles, dans le cadre d'une « imagination disciplinée ». Il est évident qu'imposer une posture épistémologique consiste à refuser au jeune chercheur de former sa propre maturité scientifique, en lui imposant un cadrage ontologique dont le principe est discutable. Sans cadrage, néanmoins, points de récifs — pour reprendre l'image de Weick —, et donc point de radars. Sutton et Staw (1995) égrènent un ensemble de règles visant à établir les abrégés des bonnes pratiques de recherche. Pour eux, les données ne sont pas des théories, pas plus que les variables, les construits, les diagrammes ou les hypothèses (pp. 373-376). Malheureusement, tout est question de position épistémologique. La "posture" positiviste des chercheurs est transparente dans le manichéisme de leurs affirmations. La finalité de la construction théorique est mise de côté, parce qu'implicitement, ils poursuivent un statut de vérité logique. Il n'est pas évident, comme l'affirment ces auteurs, qu'une bonne théorie doivent être « représentationnelle et verbale » (p. 376). Comme le souligne Weick (1995: 389), la théorisation est un processus d'attribution de sens qui s'appuie autant sur la sélection,

l'explication et l'abstraction, que sur la synthèse et l'idéalisation : l'ultime arbitrage est « entre le processus et le produit, entre théoriser et théorie, entre faire et fossiliser » (Weick, 1995: 390). L'autonomie de la position épistémologique du chercheur répond elle aussi à de tels équilibres, — à de telles dialectiques —, entre des ajustements fins, rappelant les changements de type I de Watzlawick et al. (1975), et des réorientations — ou recadrages de type II. En nous appuyant sur la littérature et en reprenant les observations que nous avons développées plus haut, nous proposons un ensemble de sources d'ajustements et de réorientations influençant la position épistémologique du jeune chercheur (cf. tableau 3, ci-dessous) :

		SOURCES D'AJUSTEMENTS FINS (CHANGEMENTS DE TYPE I)	SOURCES DE RÉORIENTATIONS (CHANGEMENTS DE TYPE II)
INFLUENCES DU DIRECTEUR DE RECHERCHE	« Sphère idéale »	• Formalité du rite d'interaction entre le chercheur et son directeur	• Changer de directeur de recherche (coût de sortie important)
	Sanctions	• Les sanctions sont fréquentes et arrivent très tôt dans le processus.	• Tolérance et confiance du directeur de recherche.
	Position épistémologique du directeur de recherche	• Directeur choisissant les thèses selon leur conformité à sa position épistémologique. • Ses travaux sont une source pour le chercheur.	• Directeur laissant un libre arbitre épistémologique. • Recadrages ontologiques délibérés et fréquents (ruptures auto-infligées) • Désaccord avec le directeur
	Style de direction	• Directeur imposant un cadre épistémologique, ou un dispositif expérimental impliquant une position épistémologique.	• Encourager l'expérimentation et la spontanéité (Starbuck, Webster, 1988) • Autoriser la défaillance.
	Guidage de lecture	• Littérature contrainte	• Littérature libre (mais dispersion)
	Heuristique du disponible	• Directeur offrant le terrain • Directeur satisfait du disponible	• Terrain négocié par le chercheur • Exigence du directeur
INFLUENCES LIEES A L'ENVIRONNEMENT	Dynamique collective	• Rites d'interaction poussant le chercheur à se conformer à la position épistémologique dominante.	• Tolérance pour la déviance dans la communauté de recherche • Pluridisciplinarité du laboratoire • Variété de sa population
	Collégialité du résultat	• L'acceptation collégiale prime sur l'originalité des travaux.	• L'originalité des travaux prime sur leur acceptation collégiale.
	Difficultés d'instrumentation	• Construction d'indices qui convergent (Webb et Weick, 1979) • Imitation d'instrumentations disponibles dans la littérature	• Fermeté sur le caractère innovant et original de l'instrumentation • Exigence d'un questionnement épistémologique de l'instrument
	Système d'interaction du terrain	• Amortissement" du terrain ou des données acquises.	• Abandon ou sacrifice empirique • Équipes pluridisciplinaires
	Pression de l'urgence	• Aisance et lisibilité de la démarche positive	• Zone d'incertitude de la démarche constructive.
INFLUENCES LIEES A LA STRATEGIE D'ACTEUR DU CERCHEUR	Statut de la recherche produite (reconnaissance)	• Conformité au paradigme le mieux établi dans le cadre d'une stratégie d'évitement.	• Encourager la remise en cause des paradigmes établis, quelque soit le moyen (Feyerabend, 1979)
	Indépendance et malléabilité	• L'indépendance est obtenue par "figuration" (Goffman, 1974)	• L'indépendance de jugement et des valeurs est valorisée.
	Perception du risque associé à la posture	• Conformité aux rites d'interaction de la communauté de recherche	• Encourager la dissension et la confrontation des points de vue.
	Espérance de publication	• Conformité aux démarches méthodologiques acceptées.	• Encourager des publications aux méthodologies originales.

Tableau 3: Les différentes influences et leur impact sur la position épistémologique (propositions)

V. Discussions et limites

Notre objectif initial était de suggérer, dans la recherche française en gestion, l'existence d'un « positivisme aménagé » en lieu et place des "constructivismes" annoncés. Les travaux concernant spécifiquement l'épistémologie des sciences de gestion en langue française sont rares, et ceux qui existent ne s'appuient pas moins que nous le faisons sur des discours

classiques issues de la sociologie des sciences. Confondre les sciences de l'ingénierie avec les sciences de gestion, et par ce truchement "détourner" des références épistémologiques, aurait tenu de la gageure, ou au mieux de l'artifice intellectuel qui veut que l'on critique ses contemporains à coups d'allusions vagues et dévoyées de leur propos. Il est certain qu'en partie, nos propositions ne sont pas contre-intuitives. Il est indéniable que le directeur de recherche a une influence sur la formation de la "posture" épistémologique du jeune chercheur. Ce n'est pas une découverte, et ne nous l'annonçons pas comme telle. Notre propos était de nous interroger sur le *processus précis* qui forme la position épistémologique du jeune chercheur, et les jeux croisés d'influence de son milieu, de sa sensibilité initiale, du directeur de recherche et de la littérature du champ considéré. Nous n'avons pas trouvé de références précises abordant ce thème, et nous serions heureux que nos contradicteurs nous indiquent ces précieuses références dont nous aurions été privés.

Pourquoi avons nous suggéré l'existence d'un « positivisme aménagé » en France, en lieu et place d'un constructivisme que nous n'hésitons pas à qualifier « de façade » ? Parce qu'il nous a semblé, et ce n'est là qu'une ultime proposition, que la pédagogie de la recherche en France n'encourage pas un libre arbitre informé permettant à de jeunes chercheurs de se former un jugement par eux-mêmes sur les implications méthodologiques et éthiques d'une sensibilité constructiviste. Il n'existe pas en France « d'écoles » constructivistes identifiées, sinon quelques auteurs répartis sur le territoire, et ceci est certainement une bonne chose, sinon que le débat ne peut que se construire, dans cet esprit français, tâtilon et individualiste, qui en encensant la verve éloigne l'esprit. Les publications françaises en sciences de gestion sont à dominante positiviste, sinon dans une voie médiane qui confond l'usage d'à peu près méthodologiques narratifs et qualitatifs avec un positionnement constructiviste. Nous ne soutenons pas ici que le constructivisme, de façon générale, s'est matérialisé en opposition avec le positivisme, mais que cette opposition existe bien dans les choix du jeune chercheur qui conduit sa recherche. Ne confondons pas de grâce le discours de généralité, qui fait la robe d'apparat de l'intellectualisme français, et la proposition précise (Prop. 1) qui concerne un jeune chercheur, faisant face à ce qu'on lui a dit être une opposition entre positivisme et constructivisme, et qui ainsi forme son choix.

Sans doute, serons-nous accusés d'artifices rhétoriques, — cette fameuse défense de l'esprit faible qui consiste à accuser de simulacre et de verbe toute initiative dont il ne comprend pas la portée ou le contenu. Il n'y avait pas dans notre démarche de volonté de tromper ou de séduire, mais seulement d'interroger, peut-être maladroitement, ce qui est considéré comme un acquis de la communauté scientifique. Quand nous demandons (Proposition 2b), si les ajustements successifs du jeune chercheur ne l'éloignent pas des interrogations ontologiques plus fondamentales sur son travail, nous suggérons un processus, proche de l'escalade de l'engagement comme explication de la formation d'une « posture » épistémologique inconciliable. Où est la rhétorique ? Ne serait-il pas intéressant de s'interroger ce qui fait qu'un choix épistémologique se cristallise ? En quoi cette proposition est-elle déloyale au lecteur ? Nous voyons là ce qui fait justement ce « positivisme aménagé » à la Française : le manque de tolérance et d'ouverture au dialogue. Si certainement elle correspond à une proposition de déontologie de bon aloi, alors interrogeons la déontologie de la recherche française en gestion, et essayons d'éclairer son influence sur les positions épistémologiques approximatives qui émergent de-ci, de-là. La déontologie française ne tient peut-être pas le haut du pavé ni dans les pratiques de gestion (nous ne reviendrons pas sur les "à peu près" de nos grandes entreprises dans une période récente), ni dans la recherche en gestion. À moins qu'on nous démontre le caractère irréprochable de notre pédagogie, de notre éthique et de notre déontologie, nous continuerons à penser que nos propositions méritent une étude scientifique plus poussée. Croire le contraire nous semblerait tenir de l'arrogance, dont nos

collègues anglo-saxons et latins aiment tant nous taxer quand nous discutons avec eux... d'épistémologie !!

Conclusion

Nous avons tenté de souligner, dans cet article, le caractère émergent et instable d'une position épistémologique. Elle ne peut être réduite à une simple conception du monde *ex ante*, et se forme, progressivement, au cours du processus de recherche tandis que s'aguerrit la maturité scientifique du jeune chercheur. Nos observations et la revue de la littérature suggèrent que la "posture" épistémologique du chercheur est le fruit d'un arbitrage entre les coûts de sortie d'un système d'interaction qu'est l'apprentissage de la recherche, et l'intérêt d'une déférence à la sensibilité épistémologique de ce même système. Nous avons souligné le rôle central que joue le directeur de recherche dans la formation d'une sensibilité épistémologique du jeune chercheur, en influant sur son instrumentation, ses variables, le choix de son terrain et sa littérature. Refusant une perspective trop institutionnaliste voulant que le chercheur ne soit que le porteur des « énoncés », au sens de Foucault, de la communauté scientifique, nous avons également souligné ses stratégies individuelles d'amoindrissement du risque, de création de zones d'incertitude opposables à son directeur de recherche. L'environnement de recherche semble également jouer un rôle considérable par le jeu des rites d'interaction de la communauté scientifique et par la collégialité des résultats.

Rompant avec l'image traditionnelle d'une épistémologie entendue comme un engagement philosophique personnel, nous avons voulu montrer qu'elle possède une dimension collective, essentiellement liée aux rites d'interaction qui ponctuent la démarche scientifique. Il apparaît que la posture épistémologique « réalisée », c'est-à-dire en fin de processus de recherche, se forme par un jeu d'évitements, d'une part de la « sphère idéale » du directeur de recherche, et d'autre part, de positions « d'aménagement » peu défendables vis-à-vis de pairs. Nos propositions suggèrent que la pratique d'ajustements fins renforce la sensibilité épistémologique initiale, et en permettant l'évitement d'un questionnement ontologique, conduit le chercheur à des "postures" épistémologiques intenable, introduisant des incohérences ontologiques dans ses travaux. Nous avons identifié, sous formes de propositions réunies dans un tableau, ce qui tend à renforcer la logique des ajustements fins (conduisant à des dysfonctionnements) et ce qui permettrait des réorientations. La tolérance et la confiance du directeur de recherche nous semble un facteur important pour l'encouragement d'une position épistémologique autonome ; mais comme nous le rappelions en citant Weick (1995), c'est dans l'équilibre entre ajustements et réorientations que nous semble résider les ressources essentielles d'un tel apprentissage.

Références

- Bachelard, G. (1934-1980), *Le nouvel esprit scientifique*, Paris: Puf.
- Bedeian A.G. (ed.), (1993), *Management Laureates: A Collection of Autobiographical Essays*, Volume 3, Greenwich, Connecticut: JAI Press.
- Berger P.L. et Luckmann T. (1966), *The social construction of reality. A treatise in the sociology of knowledge*, NY: Doubleday.
- Blaug, M. (1982), *La méthodologie économique*, Paris: Economica.
- Boudon, R. (1979), *La logique du social*, Paris: Hachette.
- Boudon, R., (1986), *L'idéologie ou l'origine des idées reçues*, Paris: Fayard.
- Chalmers A.F. (1987), *Qu'est-ce que la science ?*, Paris: La Découverte.
- Crozier M., Friedberg E., (1977), *L'acteur et le système*, Paris: Le Seuil.
- Cyert R. et March J.G., (1963) *A Behavioral Theory of the Firm*, Englewood Cliffs, NJ: Prentice Hall.
- DiMaggio, P. et Powell, W. (1983), « The iron cage revisited: institutional and collective rationality in organizational fields », *American Journal of Sociology*, 38, p. 147-160.

- DiMaggio, P.J. (1995), « Comments on 'What Theory is Not' », *Administrative Science Quarterly*, 40, pp. 391-397.
- Feyerabend, P. K., (1966), *Mind, matter, and method*, Minneapolis: University of Minnesota Press.
- Feyerabend, P.K., (1979), *Contre la méthode. Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*. Paris: Seuil.
- Foucault M. (1969), *L'archéologie du savoir*, Paris: Gallimard.
- Foucault, M. (1971), *L'ordre du discours*, Paris: Gallimard.
- Geertz, Clifford, (1986), *Savoir local, savoir global : les lieux du savoir*, Paris: Presses Universitaires de France
- Girin, J. (1990), « L'analyse empirique des situations de gestion », pp. 141-182 in : Martinet, A.C. (Ed.), *Épistémologies et Sciences de Gestion*, Paris: Economica.
- Glaser B.E. , Strauss A.L. (1967), *The Discovery of Grounded Theory: Strategies for Qualitative Research*, New York: Aldine de Gruyter.
- Glaserfeld (Von) (1988), « Introduction à un constructivisme radical » in: P. Watzlawick (Ed.), *Contributions au constructivisme*, Paris: Seuil.
- Goffman, E. (1974), *Les rites d'interaction*, Paris: Editions de Minuit.
- Hannan M.T. et Freeman J., (1989) *Organizational Ecology*, Harvard University Press.
- Jacob P. (Ed.) (1980), *De Vienne à Cambridge. L'héritage du positivisme logique*, Paris: Gallimard.
- Kœnig, G., (1993), « Production de la connaissance et constitution des pratiques organisationnelles », *Revue de Gestion des Ressources Humaines*, No. 9, pp. 4-17.
- Kuhn, T. (1962), *The Structure of Scientific Revolutions*, Chicago : University of Chicago Press.
- Le Moigne, J.L. (1995), *Les épistémologies constructivistes*, Paris: Puf.
- Lincoln, Y.S., Guba, E.G., (1985), *Naturalistic Inquiry*, Beverly Hills, CA: SAGE.
- March, J.G. et Simon H. (1958), *Organizations*, Ny: Wiley.
- Martinet, A.C. (Ed.) (1990), *Épistémologies et Sciences de Gestion*, Paris: Economica.
- Moisdon, J.C., (Ed.) (1997), *Du mode d'existence des outils de gestion*, Paris: Seli Arslan.
- Passeron J.C. (1991), *Le raisonnement sociologique. L'espace non-Poppérien du raisonnement naturel*. Paris: Nathan - Essais et recherches.
- Piaget, J. (1967) (Ed.), *Logique et connaissance scientifique*, Paris: Gallimard-Encyclopédie de la Pléiade.
- Popper, K.R. (1973), *La logique de la découverte scientifique*, Paris: Payot.
- Putnam H. (1962), « What Theories Are Not », pp. 228-245 : in E. Nagel, p. Suppes, A. Tarski (Eds.), *Logic, Methodology and Philosophy of Science*, Stanford, CA: Stanford University Press. Traduction in : P. Jacob (Ed.), (1980), *De Vienne à Cambridge*, Paris: Gallimard, pp. 241-259.
- Quine W.V.O. (1955), « The Scope and Language of Science », in L. Leary (Ed.), *The Unity of Knowledge*, NY: Columbia University Press. Traduction in: P. Jacob (Ed.), (1980), *De Vienne à Cambridge*, Paris: Gallimard, pp. 219-240.
- Riveline, C.(1986), «L'enseignement du dur et l'enseignement du mou», *Gérer et Comprendre*, N° 5, Paris : Ecole des Mines.
- Simmel, G. (1950), *The Sociology of Georg Simmel*, traduit et publié par Kurt Wolff en langue anglaise : Glencoe, Ill.: The Free Press. cf. *Sociologie et épistémologie*, Paris: Puf, 1981 pour une édition française.
- Starbuck, W.H. (1988) « Surmounting our human limitations », pp.65-80 in R. Quinn and K. Cameron (eds.), *Paradox and Transformation: Toward a Theory of Change in Organization and Management*; Ballinger.
- Starbuck, W.H. (1993) « 'Watch where you step!' or Indiana Starbuck amid the perils of Academe (Rated PG) », pp. 63-110 in A. Bedeian (ed.), *Management Laureates*, Volume 3; JAI Press.
- Starbuck, W.H., Webster, J., (1988), «Theory building in industrial and organizational psychology», in C.L. Cooper, I. Robertson (Eds), *International Review of Industrial and Organizational Psychology*, Chichester: Wiley, pp. 93-138.

- Sutton, R.I. et Staw B.M. (1995), « What Theory is Not », *Administrative Science Quarterly*, 40, pp. 371-384.
- Tarski, A. (1944), « The Semantic Conception of Truth », *Philosophy and Phenomenological Research*, 4, pp. 341-375.
- Tversky, A. et Kahneman D., (1973), « Availability: A heuristic for judging frequency and probability », *Cognitive Psychology*, 5, p. 207-232.
- Vadlamani, B. (1996), « The paradox of isomorphism: Towards a theory of endogenous institutional change », *Academy of Management Annual Meeting at Cincinnati*, OMT Session.
- Watzlawick, P. Weakland J. et Fisch, R. (1974) *Change: Principles of Problem Formation and Problem Resolution*, Norton, Traduction française: *Changements. Paradoxes et psychothérapies*, Paris, Le Seuil, 1975.
- Webb, E. et Weick, K.E. (1979), « Unobstrusive Measures in Organizational Theory : A Reminder », *Administrative Science Quarterly*, Vol. 24, p. 651-659.
- Weick, K.E. (1979), *The Social Psychology of Organizing*, Reading, MA: Addison-Wesley.
- Weick, K.E. (1993) « Turning Context Into Text: An Academic Life As Data », in Arthur G. Bedeian (ed.), *Management Laureates: A Collection of Autobiographical Essays*, Volume 3, Greenwich, Connecticut: JAI Press, p. 287 et suiv.
- Weick, K.E. (1995), « What Theory is Not, Theorizing Is », *Administrative Science Quarterly*, 40, pp. 385-390.
- Weick, Karl E. (1989), “Theory Construction as Disciplined Imagination”, *Academy of Management Review*, Volume 14, No 4, pp. 516-531.